



tetr #4ade

revue du centre de recherche
en arts et esthétique

L'Art et le Mal

sous la direction de Saskia Hanselaar

Ouverture

Saskia Hanselaar

À l'origine de ce projet se trouve la volonté de travailler sur des sujets fascinants, répulsifs et effroyables. Le macabre ou le mal ont été peu traités de manière académique. Pourtant, certaines institutions muséales exploitent ces notions, jouant sur la fascination du public et sur le sentiment de celui-ci à se confronter à l'horreur. Au-delà d'une forme de voyeurisme malsain, que ces thèmes pourraient susciter, il est cependant nécessaire de se pencher réellement sur leur portée en art. Le thème du Mal a été traité de manière récurrente par nos collègues en littérature, en histoire ou en sociologie, seuls les historiens de l'art l'ont peu développé. Toutefois, des ouvrages novateurs tels que celui de Jacques Henric en 1983, *La Peinture et le Mal*¹, jugé scandaleux ou sulfureux par une partie de la presse de l'époque et surtout *la Chair, la Mort et le Diable* de Mario Praz² sont fondamentaux. Alors que Jacques Henric s'est intéressé à différents grands noms de la peinture et les analyse de manière très personnelle, Mario Praz, historien de l'art et de la littérature, propose principalement une lecture littéraire et seul un chapitre aborde la question de la peinture, à travers le symbolisme³. L'exposition *L'Ange*

*du Bizarre*⁴ présentée en 2012 au musée d'Orsay s'inspirait par ailleurs très clairement des théories de Mario Praz et reprenait les chapitres de son ouvrage précédemment cité. L'ouvrage de Frédéric Cousinié, *L'Esthétique des fluides, sang, sperme, merde au XVIIe siècle*⁵ présente sans ambages la face cachée de l'art moderne et confronte ainsi le spectateur et l'historien de l'art à une réalité triviale qui annihile l'idéalisation de l'art ancien et l'hagiographie des artistes. Toutefois, l'exposition dirigée par Jean Clair, *Crime et Châtiment*, présentée au musée d'Orsay en 2010, n'avait pas hésité à jouer avec les nerfs et les peurs du public, en abordant de manière frontale les notions maléfiques et criminelles qui séduisent l'imaginaire populaire. Très récemment, l'exposition *Visages de l'Effroi, Violence et imaginaire fantastique de David à Delacroix* soulignait les différentes manières de représenter la violence au tournant du XIXe siècle⁶.

À l'origine de ce dossier, il y a ainsi une volonté à confronter les historiens de l'art mais également de jeunes chercheurs en esthétique et en arts plastiques et de croiser outils méthodologiques et analytiques. Les différentes recherches de ce volume ont été rassemblées à la faveur d'une journée d'études organisée par Saskia Hanselaar, aidée de Marianne Bournet-Bacot le 28 mai 2014 à l'université de Picardie-Jules Verne, grâce au Centre de Recherches en Art et Esthétique. Cette journée, volontairement transdisciplinaire et transhistorique, était l'occasion de confronter artistes, courants et formes à l'aune d'une thématique fédératrice. C'est pour cette raison que les domaines artistiques aussi variés que la peinture, le dessin, la gravure, la lithographie, les installations, la vidéo ou encore la photographie sont représentés dans ce volume. Les études vont de la

4 Felix Krämer et Côme Fabre (dir.), *L'Ange du bizarre. Le Romantisme noir de Goya à Max Ernst*, Paris, musée d'Orsay/Hatje Cantz, 2012.

5 Frédéric Cousinié, *Esthétique des fluides, sang, sperme, merde dans la peinture française du XVIIe siècle*, Paris, le Félin, 2011.

6 Jérôme Farigoule et Hélène Jagot (dir.), *Visages de l'Effroi. Violence et Imaginaire fantastique de David à Delacroix*, Paris, Fage, 2015.

1 Jacques Henric, *La Peinture et le Mal*, Paris, Grasset, coll. Figures, 1983.

2 Mario Praz, *La Chair, La Mort et le Diable, le Romantisme noir*, Paris, Denoël, première traduction française, 1977 [édition italienne originale de 1966].

3 Idem, voir chapitre 5, p. 245.

Renaissance au XXe siècle, montrant une évolution tangible des concepts du Mal.

Le Mal peut être défini comme le contraire au Bien. Chaque siècle, chaque génération, comme en parle Pierre Nora, inscrit dans la mémoire une image de la violence et du mal. Cette notion morale peut être liée à la religion, à la justice humaine ou divine et induit un regard de compassion ou de sympathie face aux victimes de ces actes criminels. Les propositions que nous avons reçues ont prouvé que les travaux sur cette grande question fournissent des analyses remarquablement novatrices dans la manière d'appréhender l'art et de relire les œuvres des temps anciens ou de comprendre le travail d'artistes actuels. Face à la riche diversité des textes, trois thématiques se sont naturellement imposées.

Le Mal moral

La première partie de ce numéro pose la question du rapport entre le Mal et la Religion. La lutte du Bien contre le Mal est en effet un poncif de la littérature religieuse, car elle symbolise le triomphe de la chrétienté, tout autant que le sauvetage de l'âme du mortel face à la Tentation. Choisir le Bien, choisir de faire le Bien est une injonction judéo-chrétienne profondément ancrée dans la tradition européenne. Ce choix permet en outre d'accéder au Paradis, sauvant l'âme du danger de la perte. Ainsi, il apparaît très clairement que la religion établit une définition morale du Mal et non une vision juridique ou législative. La première loi humaine est bien celle édictée par les dogmes religieux. Le texte de Marianne Bournet-Bacot évoque l'épisode particulier de la Dérision du Christ lors de la Passion vu par les Maîtres allemands. Ce moment hautement symbolique montre le sacrifice salvateur du Christ face à une humanité vicieuse et malfaisante. Cet instant de pure violence psychologique et physique est traité à travers le prisme de la laideur tant physique que morale, mettant clairement en avant les réflexions platoniciennes sur l'adéquation entre

Beau et Bon. L'étude de Maria Aivalioti pose la question de la représentation du Mal par les Symbolistes. Kant établissait déjà la définition selon laquelle l'art ne doit pas représenter uniquement ce qui est beau mais bien rendre beau ce qu'il représente. Les Symbolistes reprennent à leur compte cette pensée et développent une image de l'Ange du Mal, séduisant et pervers. La figure de Lucifer, l'ange de la lumière, et les représentations du Diable sont perçues à travers les personnalités et les nationalités de différents artistes symbolistes. Au XXe siècle, délaissant les représentations religieuses d'un mal humain ou diabolique, la mal-adie prend ainsi le rôle de punition divine et est incarnée dans la seconde moitié du siècle par le Sida. Emmanuelle Raingeval interroge la dimension qui lui est donnée comme symptôme du Mal à l'adresse d'une population homosexuelle stigmatisée dans sa chair. L'homosexuel moderne se révèle être un nouveau Christ, conspué par une société médiatique en besoin d'un bouc-émissaire enfrenant les nouvelles lois de la moralité occidentale.

La condamnation du Mal

Samuel Devisme, jeune docteur en histoire de l'art moderne de l'université de Picardie, dont la thèse porte sur les représentations de la justice au XVIIIe siècle, interviendra sur la question des visages du criminel dans les estampes des Lumières. A travers des personnages aussi célèbres que Damiens, auteur d'un attentat contre le roi, et donc d'un crime de lèse-majesté, ou Cartouche, bandit devenu héros romantique, Devisme montre que les estampes servent à confirmer le mal qui habite ces hommes par l'utilisation de codes formels récurrents et d'une narration visuelle, les incriminant définitivement aux yeux du public. Comme le démontre très bien Devisme, la plupart des estampes gomme l'individu et sa conscience politique au profit d'une malignité innée, qui autorise une condamnation pure et simple, aboutissant dans les deux cas qu'il traite à la peine de mort. Les artistes du début du

XIXe siècle sont encore les héritiers de cette représentation du criminel, malgré les changements de régime politiques et sociaux. Dans son article, Saskia Hanselaar, docteure en histoire de l'art contemporain, pose la question de l'absence du criminel dans la peinture d'histoire dans la première moitié du XIXe siècle et de la question des genres dans une hiérarchie artistique qui commence à devenir caduque. Malgré les essais de certains artistes, dont Géricault, qui tente de renouveler la peinture d'histoire par la représentation de faits contemporains, les artistes ne réussissent pas à illustrer les criminels célèbres, sous peine de déroger aux règles académiques de la peinture d'histoire. Bien que la science envisage le criminel sous un jour nouveau et le débarrasse de ses oripeaux sataniques, il est désormais vu comme un mal-ade. L'individualisation du criminel, qui apparaît à ce moment-là, est engendrée en partie par les artistes, grâce à un nouveau type de portrait. Le dernier travail de ce numéro s'intéresse à la manière dont la scène artistique contemporaine a pu s'inspirer de ce sujet séculaire et le métamorphoser. Justin S. Wadlow, docteur en histoire de l'art à l'Université de Picardie et enseignant en anglais, explique comment la scène punk a permis à certaines artistes féministes d'extérioriser une violence contenue dans la diffusion de ce genre de musique à New York dans les années 1970 et 1980. Son texte met clairement en lumière les liens entre Mal et genres artistique et sexuel.

Alors que de nombreux musées s'emparent de cette thématique de l'Art et du Mal, un regard transdisciplinaire et transhistorique de jeunes chercheurs paraissait être nécessaire afin de commencer à réfléchir à certaines pistes. Les rapprochements esquissés entre les différentes disciplines présentées dans ce volume laissent entrevoir le bénéfice de ce genre de collaborations pour la compréhension d'une thématique donnée. Les textes mettent ainsi en exergue, que malgré les diverses périodes abordées et les différentes techniques étudiées, le Mal et le mauvais s'incarne perpétuellement et nécessite toujours une

catharsis, pourvue par l'Art. En lien avec la thématique de ce numéro, Jérôme Minard, est l'invité de la section Carte Blanche. Artiste, entre le dessin et la gravure, il exécute avec rigueur et exigence des lignes jouant avec les destins et les lignes de vie de ceux qu'ils représentent dans ses planches. Dans un monde considéré comme chaotique, son travail est basé sur les liens entre nature et organique, entre interpellation et dénonciation.